MATTHIEU QUIVIGER



L'HOMME QUI BÂTISSAIT DES VILLAGES

Libre Expression

Du même auteur

Le Village, tome 2 – *La vie de David Lalonde*, éditions Hurtubise, 2019.
Le Village, tome 1 – *L'histoire de Jonathan Biron*, éditions Hurtubise, 2019.

MATTHIEU QUIVIGER

L'HOMME QUI BÂTISSAIT DES VILLAGES

Libre Expression

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : L'homme qui bâtissait des villages / Matthieu Quiviger.
Noms : Quiviger, Matthieu, 1970- auteur.
Identifiants : Canadiana 20200092324 | ISBN 9782764814390
Classification : LCC PS8633.U593 H66 2021 | CDD C843/.6—dc23

Édition : Nadine Lauzon
Coordination éditoriale : Pascale Jeanpierre
Révision et correction : Marie Pigeon Labrecque et Julie Lalancette
Couverture et mise en pages : Axel Pérez de León
Photo de l'auteur : Alexandre Laganière, le Rassembleur
Photo de couverture : U.S. Navy – Chief Mass Communication Specialist James E. Foehl/Released

Cet ouvrage est une œuvre de fiction ; toute ressemblance avec des personnes ou des faits réels n'est que pure coïncidence.

Remerciements
Nous remercions le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) du soutien accordé à notre programme de publication. Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – gestion SODEC.

Conseil des Arts du Canada | Canada Council for the Arts | SODEC Québec | Financé par le gouvernement du Canada | Canada

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés ; toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

© Les Éditions Libre Expression, 2021

Les Éditions Libre Expression
Groupe Librex inc.
Une société de Québecor Média
4545, rue Frontenac
3e étage
Montréal (Québec) H2H 2R7
Tél. : 514 849-5259
libreexpression.com

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada, 2021

ISBN : 978-2-7648-1439-0

Distribution au Canada
Messageries ADP inc.
2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) J4G 1G4
Tél. : 450 640-1234
Sans frais : 1 800 771-3022
www.messageries-adp.com

Diffusion hors Canada
Interforum
Immeuble Paryseine
3, allée de la Seine
F-94854 Ivry-sur-Seine Cedex
Tél. : 33 (0)1 49 59 10 10
www.interforum.fr

À Zacharie et Zoé, qui donnent un sens à ma vie.

Après leur victoire *in extremis* au Bol d'or collégial de Division 3, un journaliste demande à coach Morin, l'entraîneur-chef des Caniches du cégep de Sainte-Agathe-des-Monts :

— Êtes-vous prêt à affirmer que ce groupe de joueurs est le meilleur que vous ayez coaché ?

— Je répondrai à cette question dans quinze ans.

REJOINDRE JACK

Le Dr Larouche vient de se matérialiser dans ma chambre d'hôpital. Il transporte une épaisse pile de dossiers. Il porte sa main droite à son front, comme pour prendre sa propre température ou se cacher le visage en me parlant. Ça n'a pas l'air facile. Je n'aimerais pas être à sa place. Il pense probablement la même chose de son côté.

— Les résultats des derniers tests sont revenus, coach.

— Ouais, à voir ta face, j'imagine que j'suis faite ?

— Pas forcément. On peut toujours continuer les traitements.

— Me drainer le ventre, encore ?

— Oui.

J'ai évité toute ma vie de fréquenter les médecins. Je les trouve hypocrites et généralement déplaisants. Toujours pleins de mauvaises nouvelles qu'ils expliquent en se cachant derrière des termes incompréhensibles comme pour se soustraire à la vérité. Le Dr Larouche est différent. C'est un de mes « p'tits gars ». Il a joué pour moi lors des deux premières années de mon programme de football au cégep de Sainte-Agathe. Lui et moi sommes allés

à la guerre ensemble. C'est un lien fort qu'on ne peut comprendre que si on a fait partie du village des Caniches. Quand on a partagé l'euphorie de la victoire, l'angoisse de la défaite et toutes les émotions entre les deux. Comme à quelques centaines de ses pairs, je lui fais entièrement confiance.

Quand j'ai commencé à avoir mal au ventre, il y a quelques mois, c'est lui que je suis venu consulter. Inquiet pour ma santé, il m'a envoyé visiter un bataillon de spécialistes qui ont vite compris que c'est uniquement à lui que je voulais m'adresser. Après un moment, ils ont tous pris l'habitude de rester enfermés dans leur bureau et de laisser au Dr Larouche la responsabilité de communiquer avec moi.

— Ça fait trois fois que vous me videz le ventre ! J'passe tout mon temps dans ton hôpital. Ça commence vraiment à me gâcher la vie. J'ai autre chose à faire !

En fait, non. Je n'ai rien d'autre à mon horaire depuis longtemps. Il y a quelques années, j'étais encore quelqu'un. Pour gagner ma vie, j'étais professeur de philosophie au cégep. Pour la rendre vivable, j'étais entraîneur-chef des Caniches. C'était ma passion, ma raison d'exister. En seize ans, j'avais cofondé le programme de football et je l'avais fait monter de la Division 3 jusqu'à la Division 1 en gagnant trois Bols d'or dans le processus. Le jour même de l'annonce de notre acceptation dans la division la plus forte, j'ai reçu mon premier chèque de pension. J'avais enfin la possibilité de m'occuper de mon équipe à temps plein.

Le directeur général du collège, M. Proulx, s'est laissé influencer par l'air du temps. Le football, selon lui, s'était beaucoup développé, bien qu'il n'y connaisse rien du tout. En vérité, il avait raison sur un point : le football, sur le

plan tactique, évolue constamment. Ceux qui n'ont jamais changé tout au long de ma carrière, ce sont les jeunes hommes qui fournissent le spectacle.

Puisque la réputation de son établissement devait dorénavant être défendue sur les terrains de D-1, Proulx préférait confier l'équipe à une nouvelle génération d'entraîneurs. Manquant lamentablement de couilles, il m'a fait virer par son assistante. Tout le monde a été remercié en bloc, sauf coach Simpson, notre entraîneur de la ligne offensive, qui jouissait d'un *curriculum* plus étoffé que le nôtre, étant un ancien footballeur professionnel. Pour me faire plaisir, et surtout pour essayer de me fermer la trappe, on m'a offert le poste décoratif de président d'honneur. Je l'ai refusé en crachant par terre.

— Coach, si vous acceptez de changer vos habitudes alcooliques, l'option de vous inscrire sur une liste de transplant est toujours viable.

— Tu l'sais, Olivier, que je ferai jamais ça. Jack Daniel's est le dernier chum qui me reste !

— C'est pas vrai, ça, coach.

Il dit ça avec des yeux piteux : le même coup d'œil que m'a lancé Pogo, le chien de Johanne, quand elle et moi l'avons euthanasié d'un coup de .22, il y a trois ans. Je n'ai jamais oublié ce regard triste et résolu. L'intimidant caniche royal avait quinze ans, l'équivalent de cent cinq ans pour un humain. Notre pauvre mascotte ne pouvait plus marcher depuis des semaines. Moi, à soixante-dix ans, je suis vraiment devenu un vieux grincheux. Je le sais. Contrairement à Pogo, je peux toujours me déplacer, bien que très lentement. C'est mon foie, engorgé de whisky, qui refuse depuis un bout de temps de fonctionner.

— Là, Larouche, j'comprends que tu mettes des gants pour toucher à tes patients, mais j'aimerais ça que tu les enlèves pour me parler. Si j'crisse mon camp d'ici, y me reste combien de temps ?

— Si on fait une autre ponction d'ascite, quelques semaines. On peut encore en faire d'autres après. Si vous laissez tomber le whisky…

— Enlève-les tes gants blancs pis réponds à ma question ! Si je pars maintenant et que je vais rejoindre Jack, il arrive quoi ?

Le Dr Larouche fixe le carrelage avec fascination.

— *Come on*, Larouche ! Fais un homme de toi, mon p'tit gars ! T'étais pas mal plus courageux sur un *turf* ! Si je refuse les traitements, il me reste quoi ?

Olivier se mord la lèvre inférieure. Ses yeux s'embuent. Je me sens vraiment mal de lui faire ça, mais je veux savoir !

— Quelques jours… Peut-être une semaine ?

— Hmm… OK. C'est assez. Ôte-moi tout ça. Je sacre mon camp d'ici !

Olivier dépose ses dossiers sur une commode. Il s'approche de moi lentement et fait sortir l'aiguille de soluté de mon avant-bras. Il a à peine retiré le capteur de signes vitaux scotché à mon pouce qu'une infirmière arrive en courant. Olivier tend son bras comme pour l'empêcher de venir près du lit. Elle lui lance un regard inquiet. Le Dr Larouche s'adresse à elle d'un ton sans retour :

— M. Morin va quitter l'hôpital.

— Impossible dans son état !

— C'est sa décision. Je vais signer son congé.

— Non, docteur. Vous pouvez pas le laisser faire ! Il faut absolument…

— Allez chercher les documents de décharge, s'il vous plaît. Je vais signer son congé.

L'acharnement thérapeutique est vraiment lourd. Je suis peut-être vieux, mais certainement pas retombé en enfance ! Si c'était elle qui décidait, on me maintiendrait probablement en vie pendant des années encore. L'hôpital pourrait se vanter d'un autre succès médical. Moi, j'ai assez souffert. Je suis prêt à passer à autre chose, m'endormir pour de bon, prendre mon 4 %, *puncher* ma fiche de temps… Les clichés me manquent. En fait, j'en ai plus qu'assez d'être enfermé dans cette chambre lugubre à manger des pilules toute la journée. Le courage d'Olivier Larouche et la solidarité dont il fait preuve me touchent. J'avais raison de le nommer capitaine des Caniches ; encore plus de le choisir comme porte-parole officiel de mon équipe médicale.

— Je vais vous aider à…

— « T'aider », Larouche ! Le protocole, j'en ai rien à crisser !

Je tente péniblement de mettre mes chaussettes sur le bord du lit. La douleur que je ressens est assez forte sans être précise pour autant. Mon bas-ventre enflé rend difficile l'accès à mes pieds. Je me sens complètement épuisé et endolori partout, comme après un gros match. Olivier me jette un coup d'œil.

— Attends, coach, je vais t'aider à te rhabiller, reprend-il, en me tutoyant cette fois.

Il se penche vers moi pour commencer à enfiler mes chaussettes quand un interne arrive et s'adresse à lui.

— Docteur Larouche, il faut continuer les rondes. Les autres patients attendent. M. Pinsonneau dans la 318 veut savoir…

— Tu vois pas que je mets les bas de coach Morin ?

— Mais…

— Pas de « mais ». Disparais !

Le docteur m'aide ensuite à me glisser dans mon pantalon jusqu'aux genoux et, comme je l'ai fait dans une autre vie avec ma fille Charlotte, il attache les boutons de ma chemise de flanelle. Je le laisse faire docilement. Ses gestes sont expérimentés, précis, mais doux en même temps. Il me soutient pour me permettre de descendre du lit, relève mon pantalon, l'attache, puis se penche pour me mettre mes bottes et passe mon manteau sur mes épaules. Le moment est bizarrement solennel. Il recule d'un pas et croise mon regard. Ses yeux sont remplis d'eau et des larmes roulent jusque dans sa barbe poivre et sel. Il me tend la main.

— Merci, coach… Merci tellement. Le village sera plus jamais pareil sans toi.

Je n'ai aucune idée de ce qu'on doit dire dans ces moments. On ne meurt qu'une fois après tout. L'expérience doit manquer à tous ceux qui passent par là. Jamais de ma vie je n'ai accepté de m'apitoyer sur mon propre sort. Je ne vais certainement pas commencer aujourd'hui ! Je porte mon index à mes lèvres pour l'inviter à se taire, je lui fais un clin d'œil et je marche tranquillement vers la sortie.

Après ce qui me semble une éternité, j'arrive à l'ascenseur. Je me retourne pour m'apercevoir que l'interne est revenu et tente de nouveau d'attirer l'attention du Dr Larouche. Olivier me fait un signe de la main et essuie sa joue, tout en ignorant son collègue qui lui tire le coude. Une vague de fierté m'envahit. La vie de mes p'tits gars continue. Ils sont des hommes importants maintenant.

En sortant du morbide bâtiment, je sens le soleil de la fin d'avril me frapper le visage. J'ai l'impression de ressentir sa chaleur pour la première fois de ma vie. Je suis soulagé d'être enfin dehors. Je prends une grosse

bouffée d'air et contemple les montagnes laurentiennes qui entourent le stationnement, où se trouve mon vieux *pickup*. C'est au milieu de ces montagnes que je veux aller fermer mes paupières pour la dernière fois. À un endroit précis : ma forêt et mon lac à moi. À mes yeux, le plus bel endroit du monde.

Nous sommes le 22 avril. Certainement le dernier lundi de ma vie.

*

Je me réveille au beau milieu de la nuit. Il est 3 h 17. Je me félicite mentalement de n'être pas mort pendant mon sommeil.

Ma vieille maison dans cette vieille forêt sur le bord de la rivière du Nord est parfaitement silencieuse. À part pour le bruit étouffé du torrent qui, chaque année à la fonte des neiges, annonce la venue prochaine de l'été.

En arrivant chez moi, hier, après m'être enfui des griffes de la médecine moderne, je me suis mis à écrire de courtes lettres à certains de mes anciens joueurs, à certains collègues et à ma famille, histoire de leur faire des adieux corrects. Après trois heures d'effort, épuisé, j'ai dû arrêter l'exercice. J'ai quand même eu le temps de rédiger quelques paragraphes pour Johanne, ma *cowgirl*. La plus grande complice que j'ai eue de ma vie.

La plupart des gens connaissent Mme Lagacé comme étant la principale commanditaire des Caniches du cégep de Sainte-Agathe-des-Monts. Moi, je la connais sous toutes ses coutures, littéralement. Nous sommes des âmes sœurs, mais nous avons toujours été trop fiers pour l'admettre.

À la fin de la trentaine, Johanne a perdu son mari dans un accident d'avion. Il était avocat et brassait de

grosses affaires. Avec son généreux héritage, elle a mis sur pied sa propre entreprise, le chenil Caniche, Caniche & Caniche, qui se spécialisait, vous l'aurez deviné, dans l'élevage de caniches royaux. Quand on s'est rencontrés, elle habitait une fermette dans le coin de Saint-Jovite qu'elle appelait son ranch : un vaste terrain où plusieurs bâtiments étaient éparpillés un peu partout derrière une grande maison.

Johanne Lagacé a deux passions : les caniches et le football. Grande fan des Cowboys de Dallas, elle a vite adopté un mode de vie western. Femme d'affaires implacable, elle est surtout une personne généreuse et possède un esprit communautaire comme je n'en ai jamais vu. La plupart des gens du coin la craignent. Moi, je l'admire. Ceux qui ne voient pas derrière sa carapace la considèrent comme sèche, exigeante, rigoureuse et indépendante. Quand on a eu la chance d'entrevoir sa vraie nature, on découvre qu'elle est surtout sensible et chaleureuse. Elle et moi avons commencé à nous fréquenter il y a à peu près vingt ans. Notre couple n'a jamais été officiel ni vraiment un couple au sens traditionnel d'ailleurs. On se voyait quand on en avait envie et aucune règle d'exclusivité ne s'appliquait.

La mort de Pogo, son meilleur géniteur, a beaucoup affecté Johanne. Comme elle possédait aussi une propriété au Texas (western *persona* oblige), elle a pris l'habitude d'y passer le plus clair de son temps. Dans les dernières années, elle a vendu son chenil et y a déménagé de façon permanente. Je suis allé la visiter à quelques reprises. Bien que j'aie toujours été content de passer du temps avec elle, au lit et ailleurs, je me suis vite rendu compte que le paysage plat et le soleil texan ne m'allaient pas du tout. J'ai besoin de mes montagnes, de ma rivière et de mes

quatre saisons distinctes pour être heureux. Depuis que ma santé se détériore, je ne l'ai pas revue.

Lors de ma toute dernière visite au Texas, j'ai vécu un des moments les plus forts de ma vie. C'était pendant la saison régulière de la NFL, et les Cowboys affrontaient les 49ers de San Francisco. Les 49ers, cette année-là, avaient des problèmes de santé importants. Ils avaient dû fouiller profondément dans leur liste de joueurs et s'étaient présentés au Monday Night Football avec Jonathan Biron comme ailier gauche. Voir un de mes p'tits gars démontrer son talent extraordinaire devant la planète entière, contre les meilleurs athlètes du monde, m'avait rendu fier comme un paon. Après le match, Johanne et moi avons pris une photo sur le terrain avec notre Géant vert. Jonathan avait l'air vraiment content de nous voir. Tout sourire, il m'a donné un ballon de match qui trône depuis sur ma table de chevet, à côté de la photo encadrée. Nous avons l'air tellement heureux !

Lentement, je me lève. Je remarque tout de suite que mon ventre a encore enflé depuis hier. Par réflexe, je me demande si la journée ne devrait pas commencer par une petite *shot* ou deux de whisky. Je me ressaisis vite. Pour une fois, je devrai faire preuve de retenue. J'ai beaucoup de choses à régler et je dois ménager mes forces.

En plus de quarante ans sur un terrain de football, j'ai acquis la réputation d'être un entraîneur rusé, instinctif et, aussi, un peu manipulateur. Si M. Proulx en a fini avec moi, de mon côté, je n'ai jamais abandonné les Caniches. J'ai un dernier plan ambitieux en tête… mon héritage. Il me reste très peu de temps pour tout mettre en place. Je retourne à ma table de travail, j'allume la lampe et je reprends mon stylo. J'ai des lettres à écrire et un rendez-vous téléphonique avec un notaire plus tard dans la

journée. Si je réussis à tout faire aujourd'hui, demain je serai enfin libre d'aller mourir en paix.

LE LAC MORIN DES FRÈRES MORIN

Les Morin sont partout dans le Nord. Dans les Laurentides, tout porte notre nom. J'en suis l'exemple parfait. Je suis né sur la rue Morin à Val-Morin. Mon père s'appelait Arthur Morin, ma mère s'appelle Sylvianne Morin. À moins qu'on m'ait menti, ils étaient simplement des cousins lointains. Sylvianne vient de la branche anglicisée qui a fondé Morin-Heights il y a des lustres. Mon père était menuisier et, comme plusieurs voisins, pompier volontaire au village. Ma mère faisait des ménages. J'avais deux frères : Martin Morin et Justin Morin. J'étais l'enfant du milieu, le seul dont les noms ne rimaient pas.

Mes parents ne se sont jamais mariés, ce qui était plutôt inusité dans notre coin. Si la coutume des doubles noms de famille avait été en vogue à cette époque, j'aurais été Robert Morin-Morin de la rue Morin à Val-Morin. Chez nous, on était heureux. Nous n'avions pas grand-chose, mais nous ne manquions de rien. Ma mère et mon père travaillaient fort dans la vie sans pour autant avoir réussi à placer des économies. Notre bonheur était simple, non encombré d'ambitions déplacées ou de

biens matériels inutiles : un bonheur juste parfait pour nous cinq.

Nous habitions une petite maison au milieu des conifères, qui comptait deux chambres et une seule salle de bain. Elle était située tout près du centre du village et de la caserne des pompiers, où mon père aimait aller prendre une bière avec ses collègues le samedi après-midi. Je partageais un lit superposé avec Justin, mon cadet de treize mois. Martin, mon aîné de douze mois, occupait le lit simple que Justin et moi lui enviions maladivement.

Le trio des frères Morin était bien connu dans notre patelin. Chacun plus compétitif que l'autre, nous étions en guerre constante, sauf quand quelqu'un osait s'en prendre à l'un de nous. Notre solidarité devenait alors opaque, tacite et sans compromis. Dès que quelque chose clochait autour de chez nous, on soupçonnait les frères Morin. Nous avions la réputation d'être des *tough*, ce qui rendait mon père secrètement fier et inquiétait ouvertement ma mère.

À Val-Morin et dans les environs, il y avait plusieurs lacs qui, à l'époque, étaient exclusivement réservés aux touristes et aux millionnaires, selon mon père. Évidemment, jaloux des riches riverains, nous les détestions. Bien que notre maison fût loin de tout plan d'eau, nous passions quand même nos étés à nous baigner à gauche et à droite.

Mes frères et moi étions des adeptes enthousiastes de la pêche. Nous étions non seulement de vrais pêcheurs au sens propre, mais aussi des pécheurs motivés au sens religieux. Mon père se joignait souvent à nous le dimanche. Grâce au camion de la compagnie pour laquelle il travaillait, nous avions la chance d'explorer des lacs et des rivières éloignés où nous attirions des poissons plus exotiques, comme du brochet ou du doré. Le reste de la

semaine, tous les jours de l'été, du printemps et d'une partie de l'automne, nous mangions de la truite, de la perchaude et parfois de l'achigan. Avec mon père, on pouvait parfois emprunter ou louer une chaloupe. Arthur aimait mieux *troller* que *caster* et refusait toujours de faire de la pêche à l'arrêt puisque, selon lui, il s'agissait d'une technique réservée aux millionnaires qu'il détestait autant que nous.

Ma mère profitait de cette journée de congé solitaire pour dévorer tous les romans qui lui tombaient sous la main. Le dimanche soir était mon moment favori de la semaine. Sylvianne, au seuil de la nuit, venait dans notre chambre nous faire un résumé de ses lectures. Comme la pièce était trop petite, mon père s'installait sur une chaise berçante dans le cadre de la porte et suivait avec attention ses récits. Il était toujours le premier à s'endormir.

Ma mère n'avait qu'un regret dans la vie : elle aurait aimé étudier. Mes frères étaient des cancres. Moi, j'avais un talent scolaire naturel. Bien qu'elle ne l'ait jamais admis, j'étais son préféré. Martin et Justin me le reprochaient souvent et me sacraient des volées de temps en temps pour me le faire regretter. Je les laissais faire puisque je m'en étais rendu compte moi aussi et comprenais leur jalousie. Nous adorions notre mère : une femme d'une douceur souple et d'une intelligence rare. Le seul ange d'une maisonnée pleine de testostérone toujours prête à exploser. Sylvianne nous devinait à demi-mot et nous aimait plus que la vie elle-même.

Les frères Morin étaient les rois du Nord. Les Laurentides étaient notre terrain de jeu, et les vacances scolaires, notre seul but dans la vie. Comme il n'y avait pas d'école secondaire à proximité de notre maison, à l'adolescence, nous devions prendre un bus jaune pour

fréquenter la polyvalente des Monts, à Sainte-Agathe. L'autobus aussi nous appartenait : le banc arrière nous était exclusivement réservé. Nous profitions de ces moments en transit pour torturer nos camarades. Notre victime de prédilection était un petit *nerd* boutonneux qui s'appelait Robert Lalonde. « Le Petit Robert », comme nous l'avions rebaptisé, n'avait jamais rien fait pour mériter notre acharnement. En fait, il n'avait commis qu'un seul crime : il était meilleur que moi en classe. C'est ce que lui reprochait ouvertement Martin, qui avait redoublé sa sixième année et était en cours avec nous depuis. Il commençait chaque trajet de retour en demandant à Lalonde ses résultats à tel ou tel test et le forçait à s'excuser si sa performance dépassait la mienne.

*

Un été, alors que je devais avoir treize ans, nos explorations nous ont amenés à découvrir un endroit paradisiaque.

Ce jour-là, cannes à pêche, coffre d'appâts, épuisette et lunch dans nos sacs à dos, mes frères et moi avions pédalé jusqu'à Sainte-Agathe. Pour nous y rendre, nous avions utilisé la *track* du P'tit Train du Nord, qui suivait un horaire erratique et dont il fallait se méfier puisque la lourde locomotive, bourrée de millionnaires que nous détestions, apparaissait toujours sans crier gare. L'aller avait été difficile. Nous devions grimper pas mal.

Quand nous arrivons à Sainte-Agathe, un débat éclate.

— On va pêcher au lac des Sables ? demande Martin.

— Encore ? s'étonne Justin.

En fait, c'est pécher que suggère Martin, pas taquiner le poisson. Depuis un petit bout de temps, notre aîné a commencé à s'intéresser aux filles qui abondent, en bikini,

sur la plage publique du lac des Sables. Martin découvre sa sexualité depuis peu. Je l'entends de plus en plus souvent explorer sa propre anatomie sous ses couvertures quand il nous pense endormis la nuit.

Je tranche :

— Va pêcher des pitounes si tu veux, ça mord pas dans c't'estie de lac là. Moi, j'veux aller au p'tit lac l'autre bord de la montagne.

— Y existe même pas, ce lac-là, prétend Martin.

— Si p'pa dit qu'il existe, il existe !

Justin est le digne fils de son père. On lui tape souvent dessus parce qu'on le croit son préféré.

— On sait même pas c'est où ! Ça fait deux ans qu'on l'cherche !

Martin a raison. Pourtant, Justin insiste.

— P'pa me l'a dit une fois. Y est quelque part de l'autre côté de la montagne.

— Quelle montagne ? Y a juste ça ici, des montagnes, fait remarquer Martin.

— Ben, on monte et on verra, j'imagine.

— Fais c'que tu veux, Martin. Va te promener sur la plage si t'es trop tapette. Moi, j'y vais avec toi, Juice.

À regret, Martin nous suit jusqu'à la lisière de la forêt. Nous cachons nos vélos dans un petit ravin et entreprenons notre montée.

La pente est abrupte. Ce jour-là, je porte des sandales qui rendent l'ascension périlleuse. La végétation est épaisse. Les mouches noires sont agressives. Je ressens déjà une quinzaine de piqûres sur mes chevilles et mon cou quand Martin s'affaisse sur une grosse pierre. Moins svelte que nous, il respire maintenant comme un moteur diesel. Il est en sueur et de mauvaise humeur. Les coups menacent de pleuvoir. Justin, imperturbable, poursuit sa route. Il est

le premier arrivé au sommet. Pour mieux observer le paysage à travers les sapins, il grimpe sur un rocher chauve. À 300 pieds au-dessus de nous, il se met à crier :

— Je l'ai trouvé ! Juste en bas, au fond d'la vallée !

Une fois que nous l'avons rejoint, nous profitons d'une vue panoramique du village et du lac des Sables derrière nous. De l'autre côté, on aperçoit difficilement un petit lac sauvage presque entièrement caché parmi les conifères.

À peine arrivés au lac, nous enlevons tous nos vêtements et sautons à l'eau, flambant nus. Nous sommes au milieu de nulle part, dans un endroit que nous pensons inconnu du monde extérieur. L'eau est bonne, pure, presque sucrée. La baignade dure un bon moment. Le lac est minuscule : peut-être 2 000 pieds par 1 500. Nous le devinons profond selon nos explorations sous-marines et la topographie abrupte des montagnes autour.

Je crois que mes frères regretteront notre saucette spontanée autant que moi, quelques heures plus tard. Ça prendra d'ailleurs plusieurs années avant qu'un de nous trois n'ose replonger dans ce lac.

Encore mouillés, nous remettons nos caleçons et nous installons au sommet d'un petit rocher qui s'enfonce à pic dans l'eau noire. Nous lançons nos lignes. La première morsure est instantanée. La canne à pêche de Martin se tord et émet des craquements, pliée comme jamais auparavant. Il a ferré un monstre marin. Le combat est épique. Martin donne du jeu à son fil pour laisser le poisson s'épuiser et commence le duel, les biceps gonflés, les lèvres pincées. La lutte est à peine amorcée que la canne de Justin se plie en demi-cercle, puis la mienne.

Il me semble que ça fait une éternité que nous nous débattons quand Martin réussit finalement à attirer son poisson à quelques pieds de nous. Mes avant-bras brûlent,

mes abdominaux sont crampés et je suis concentré sur ma propre prise quand je jette un regard rapide sur la sienne à travers l'eau claire du lac. Le brochet doit mesurer plus de 3 pieds ! Martin se met à crier à l'aide pour que quelqu'un aille chercher l'épuisette.

— Pas question, lui répond Justin qui ne veut surtout pas lâcher prise.

— Arrange-toi, le gros, parviens-je à dire entre mes dents serrées.

À ce moment précis, le brochet donne un coup de queue sur le rocher, la canne à pêche de Martin éclate en morceaux et le fil se rompt.

— Tabarnak !

Puis, de façon surprenante, presque philosophique, il nous lance :

— Lâchez pas, les mongols. J'vais chercher la puise. J'vais vous aider !

Il se met ensuite à nous donner des conseils, auxquels nous répondons simplement et systématiquement par : « Ta yeule ! »

Justin est le premier à sortir son poisson de l'eau : le plus gros brochet que j'ai jamais vu ! Il dépasse de moitié le filet que Martin tente de maîtriser du mieux qu'il peut. Je suis secrètement terrorisé à l'idée de voir le mien apparaître. Je pense à couper ma ligne et le laisser filer. Sachant que mes frères ne me le pardonneraient jamais, j'augmente la tension de mon moulinet et je ramène lentement mon poisson, qui tire maintenant un peu moins fort, fatigué.

Martin et Justin sont en train d'assommer le premier brochet, afin de pouvoir récupérer notre seule épuisette, quand j'entrevois finalement mon propre monstre marin. Je sais d'expérience que l'eau fait souvent l'effet d'une loupe quand un poisson est à quelques pouces de sa

surface, mais j'estime que le brochet doit mesurer près de 4 pieds, son diamètre m'apparaît plus gros que ma cuisse. On dirait plus un requin qu'un poisson de lac. Martin et Justin descendent sur une petite roche au ras de l'eau, épuisette en main, et réussissent à capturer la bête des profondeurs par la queue, de peine et de misère.

Avec le vieux marteau de finition de mon père, nous assommons le monstre avec vigueur. Une fois mort et sorti de son filet, il gît à côté de celui de Justin dans les aiguilles de pin rousses qui jonchent le sol. Le sien mesure 3 pieds, le mien le dépasse d'une tête. Sa bouche terrorisante fait 10 pouces de large. J'ai un frisson. Justin partage visiblement mon inconfort :

— Calvaire, on s'est baignés là-dedans tantôt !

— J'touche plus jamais à ce lac-là !

Martin désapprouve.

— Esties de tapettes ! Quoi ? Vous avez peur de vous faire manger la queue par un brochet ?

J'ai un nouveau frisson en pensant exactement à ça.

— Ben là. Lui as-tu vu la yeule ? Y pourrait t'manger une jambe d'une bouchée !

— Estie de tapettes !

— Veux-tu une volée, mon gros sans-dessein ?

— T'es pas capable !

Pendant que Martin dresse ses poings, prêt au combat inévitable, Justin intervient. Il remet le cap sur la situation.

— Arrêtez donc, gang de mongols ! On fait quoi avec les poissons ? On les filète ici ?

Je suis catégorique :

— Ben non ! Y faut montrer ça à p'pa ! Des poissons comme ça, y faut les empailler.

— OK, mais là, on les ramène comment ? On appelle m'man, qu'elle vienne nous chercher en char ?

— Crains pas, j'ai un plan, répond Martin. On va les attacher sur nos bicycles.

Quand nous avons fini de ramasser nos affaires et de faire nos sacs, l'après-midi est déjà bien avancé. Nous avons oublié de manger nos sandwiches au baloney. Fébrile à l'idée de montrer nos prises à mon père, je ne ressens pas trop la faim. Les poissons sont raides quand nous reprenons le chemin vers la maison. *Rigor mortis*. Pour les transporter, nous alternons. Après un moment, nous devons nous y mettre à deux pour soutenir mon monstrueux brochet.

Au bas de la montagne, Martin entreprend d'attacher nos prises à la barre horizontale de son vélo avec du fil de pêche. Comme il est plus grand que nous, il possède aussi la plus grosse bicyclette. Une fois les brochets bien ficelés, nous repartons.

À partir de ce moment, tout devient plus compliqué.

Pour éviter d'utiliser la pente de gravier instable qui borde les rails, nous avons l'habitude de rouler au centre sur les traverses de bois, dont la surface est plus raboteuse mais mieux compactée. Martin doit pédaler en écartant ses genoux du vélo, encombré par les poissons. Nous roulons derrière lui pour nous assurer qu'il ne perdra pas sa charge. C'est Justin qui entend le P'tit Train du Nord le premier. Comme nous le faisons toujours, il hurle : « Train, train… »

Pas de temps à perdre. Dans un geste automatique, accompli des centaines de fois, nous saisissons nos guidons et faisons sauter nos bicyclettes l'autre bord de la *track*. Chorégraphie routinière pour Justin et moi, mais un désastre pour Martin, qui manœuvre malhabilement un véhicule alourdi. Sa roue avant s'enfarge sur le rail et l'arrière du vélo s'envole par-dessus la tête de notre

aîné. Alors qu'un cri de panique s'échappe de sa poitrine, il est projeté, cul par-dessus tête, dans les herbes hautes qui entourent le sentier ferroviaire. Nous éclatons de rire. Martin se relève à quatre pattes pendant que nos rires sont enterrés par le bruit du train de millionnaires qui file derrière nous. Pour en rajouter, le mécano fait siffler sa locomotive. Une façon, je crois, de nous reprocher notre audace. Justin lui fait un doigt d'honneur.

Quand Martin se tourne vers nous, nous sommes crampés : son nez est en sang et ses palettes ont disparu. Il passe sa langue dans le trou où se trouvaient encore ses dents il y a une minute.

— Câliche ! Ch'penche que z'ai perdu des dents.

Difficile de parler. Difficile de se ressaisir aussi. C'est vraiment une des choses les plus drôles que j'ai vues de ma vie ! Martin en remet en zézayant.

— Ch'est pas drôle, mes eshties de tapettes ! M'en zas zous en péter, des dents, zous zautres azec !

— Ha, ha, ha !

Il s'avance vers nous, les poings fermés, la figure ensanglantée. Voyant qu'il est impossible pour Justin et moi de cesser, il s'arrête et nous dévisage un moment. Un sourire lui monte aux lèvres, puis se transforme en un rire timide qui culmine en un éclat en bonne et due forme.

Quand nous arrivons à la maison, il est passé 18 heures. Mon père, en général, revient de ses chantiers en fin d'après-midi. Chez les Morin, le souper est servi à 17 heures précises. Ma mère, inquiète, et mon père, affamé, nous attendent assis sur le grand balcon avant. Depuis l'accident, nous avons dû poursuivre notre chemin à pied. La roue avant de la bicyclette de Martin est pliée en deux. Il traîne le vélo par la potence comme un monocycle. En nous voyant, mes parents se lèvent d'un bond.

Mon père va droit à l'essentiel en s'approchant à grands pas de notre caravane :

— C'est quoi, ça ? Des brochets ?! Sylvianne, Sylvianne, as-tu vu les monstres ? Calvaire, les gars ! Wow ! Calvaire ! As-tu vu ça ?

Ma mère s'attarde au superficiel :

— Oh, Martin, Martin, mon pauvre agneau. Ton nez !

Martin fait un sourire à mon père, fier de nos prises et heureux de l'avoir impressionné.

En le voyant, elle en remet :

— Oh, Martin, Martin, mon pauvre agneau. Tes dents !

En regardant le sourire de Martin, mon père s'esclaffe. Nous faisons pareil. Ma mère porte sa main à sa bouche.

— Vous avez pas pêché ça au lac des Sables, certain ? parvient à dire Arthur après un moment.

— Non, au lac Morin !

« Après leur victoire *in extremis* au Bol d'or collégial de Division 3, un journaliste demande à coach Morin, l'entraîneur-chef des Caniches du cégep de Sainte-Agathe-des-Monts :

— Êtes-vous prêt à affirmer que ce groupe de joueurs est le meilleur que vous ayez coaché ?

— Je répondrai à cette question dans quinze ans. »

Treize ans après cette victoire, Robert Morin, ancien professeur de philosophie et coach marquant, vient de mourir. Son départ oblige ses joueurs à se réunir et à revisiter le passé. Ce roman à plusieurs voix raconte avec justesse et sensibilité leur parcours, mais également celui de coach Morin, dont l'influence positive a marqué leur vie, bien après le passage au cégep. Une histoire sportive empreinte de fraternité et de succès inspirants.



Matthieu Quiviger a été tour à tour joueur des Alouettes de Montréal, entraîneur, père de famille, architecte et analyste pour le football universitaire sur les ondes de TVA Sports. Récemment, il est devenu Monsieur Matthieu pour les élèves d'une école primaire de Montréal. En 2019, il a publié les romans *Le Village tome 1* et *tome 2* chez Hurtubise. *L'Homme qui bâtissait des villages* est une histoire dérivée de ces deux livres.

matthieu.quiviger

Groupe Livre QUÉBECOR

ISBN 978-2-7648-1439-0

9 782764 814390